

LE
COMMISSIONNAIRE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

PAR MM. FERDINAND LALOUE ET MËNISSIER,

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE,

BALLET DE M. ANIEL,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE
LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 10 JUIN 1824.



PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

•••••

1824.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

AUGUSTE WALSINGHAM.....	M. COBERT.
PAULINE, sa femme.....	M ^{me} DORVAL.
ANNA, sa belle sœur.....	M ^{lle} JONAS.
Milady WALSINGHAM, sa mère.....	M ^{me} ST.-AMAND.
DICK, son domestique.....	M. SIGNOL.
M. VINGTON, médecin.....	M. THÉRIGNY.
GUSTAVE NELSON, premier amant de Pauline.....	M. PHILIPPE.
JACKSON, homme du port.....	M. MOESSARD.
UN CONSTABLE.....	M. JUSTIN.
UN OUVRIER.....	M. LUSSAN.
MATELOTS.	
GARÇONS DE TAVERNE.	



La scène se passe à Londres.

Nota. MM. PHILIPPE et THÉRIGNY, jouant les grands emplois au théâtre de la Porte Saint-Martin, ont bien voulu, dans l'intérêt de l'ouvrage, se charger de deux rôles secondaires, qu'ils ont fait valoir.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Ex., en date de ce jour.

Paris, le 13 février 1824.

Par ordre de Son Excellence,
Le Chef adjoint au Bureau des Théâtres.

COUPART.

LE COMMISSIONNAIRE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente un quai de la Tamise. A droite, une
taverne et la maison du docteur ; à gauche, des boutiques.*

SCÈNE PREMIÈRE.

JACKSON, à la tête des hommes du port.

UNE VOIX, dans la coulisse.

Il est quatre heures !

JACKSON.

Il est quatre heures ! Allons donc, vous autres... est-ce que vous n'entendez pas le vacheman?... il nous annonce qu'il est bientôt tems de se mettre à l'ouvrage.

UN OUVRIER.

Dites donc, maître Jackson, si nous buvions un verre de gin avant de commencer ?

JACKSON.

Il a une bonne idée, le camarade ; avec ça qu'il y aura de la besogne aujourd'hui... Nous avons encore deux cents balles de café à descendre du Washington... et puis, il doit entrer dans le port deux navires qui viennent des Indes.... l'Amédée et le Bristol.

UN OUVRIER.

Tant mieux, tant mieux, la besogne ne nous fait pas peur... Je vais réveiller le père Patrick, la boutique n'est pas encore ouverte. (*Il frappe à la porte.*)

UN GARÇON DE LA TAVERNE.

Vous v'là déjà debout ! qu'est-ce que vous voulez ?

JACKSON.

Donne-nous du gin, et dépêche-toi, fainéant ; tu dors comme un membre du parlement !... (*Le garçon rentre dans la taverne.*) A propos, je ne vois pas Diston... C'est la première fois qu'il se trouve en retard... Il est toujours sur le port une demi-heure avant nous.

UN OUVRIER.

Oh ! le pauvre garçon ne tiendra pas long-tems à notre mé-

tier... Quand je l'ai quitté hier, il m'a fait de la peine... on aurait dit qu'il n'avait plus se soutenir.

JACKSON.

Ce que tu dis, je l'ai remarqué vingt fois... J'ai croisé ce garçon-là n'était pas fait pour travailler sur le port... Il n'est pas rude comme nous, vois-tu?... Aussi je lui épargne du travail autant que j'ai pu... car je l'aime comme un frère! (*Le garçon apporte un cruchon de gin, et distribue des verres aux ouvriers.*)

SCÈNE II.

JACKSON, OUVRIERS, AUGUSTE WALSINGHAM (*), sous le nom de Diston. Il est vêtu comme les autres ouvriers; il est pâle, et paraît souffrir.)

JACKSON.

Ah! te voilà, mon cher Diston; je t'ai vu indisposé hier, je craignais que tu ne fusses malade.

AUGUSTE, avec un soupir.

Malade... non... je me sens mieux ce matin...

JACKSON.

Allons, bois un verre de gin avec nous, cela achevera de te remettre.

AUGUSTE.

Non, je te remercie... ma poitrine est brûlante, et je crois que cela me ferait mal...

JACKSON.

Je ne te force pas... (*Les ouvriers et Jackson trinquent.*) Allons, à la meilleure santé de Diston!

AUGUSTE.

Je vous rends grâce, mes amis... Dis-moi, Jackson, peux-tu m'occuper? travaillerai-je avec toi?

JACKSON.

Comment donc, mon ami? il y aura toujours de l'ouvrage pour toi... Ce que nous avons à faire aujourd'hui est bien dur, mon pauvre garçon!... Ah! mais j'y pense; j'ai pu t'aider à gagner autant avec moins de travail... L'Amédée, capitaine Nelson, arrive ce matin.

(*) Il est impossible de peindre l'effet que produit M. GOBERT dans cette pièce. La vérité si pathétique de son jeu, les inflexions si douloureuses de sa voix ne manquent jamais d'arracher des larmes à la plupart des spectateurs.

AUGUSTE.

Capitaine Nelson, dis-tu?... Oui, je le savais, les papiers, l'avaient annoncé...

JACKSON.

Il y aura un grand nombre de passagers; je vais voir le pilote pour qu'il te fasse porter quelques valises, et conduire les voyageurs aux hôtels de la cité... Ça vaudra mieux que de rouler des tonneaux de sucre, n'est-cepas?

AUGUSTE.

Comment pourrai-je reconnaître toutes tes bontés ?...

JACKSON.

Il n'y a pas de bonté à rendre service aux gens qu'on aime; il y a du plaisir.

AUGUSTE, *lui serrant la main.*

Bon Jackson, mon ami!

JACKSON.

Ton ami... Oui, pour toujours!... Ecoute; tu vas rester ici auprès de la taverne, je t'enverrai chercher aussitôt qu'il en sera tems.. D'ailleurs, il peut te venir quelques commissions en attendant. (*On entend la cloche du port.*)

UN OUVRIER.

Dites donc, dites donc, v'là la cloche qui fait son tapage.

JACKSON.

Allons, allons, enfans, ne faisons pas crier les patrons.

(*Jackson sort à la tête des ourriers.*)

SCÈNE III.

AUGUSTE.

Nelson arrive aujourd'hui!... Sa prospérité s'est accrue en même tems que ma misère... Ainsi, Pauline va le revoir brillant de jeunesse, comblé des dons de la fortune, tandis que moi, qui l'ai arrachée à son amour, qui fis valoir auprès de sa famille les grands biens dont j'étais héritier, je n'ai plus à lui offrir que la misère et le spectacle d'un malheureux qui, accablé par la souffrance, n'a plus d'amis que dans la dernière classe de la société! Ah! du moins l'inconduite n'a point eu part à l'infortune dans laquelle je suis tombé; cela me console, et soutient mon courage... Que le ciel me conserve assez de force pour continuer ce travail pénible, et je pourrai goûter encore quelques jours heureux!... Mais, si ma santé affaiblie trahissait mes efforts... si une fin prématurée... ma mère, ma Pauline, que deviendriez-vous?... Cette pensée me déchire le cœur!... Je ne me trompe pas, c'est la sœur de ma femme et mon vieux Dick : ce fidèle domestique n'a pas voulu quitter ses maîtres dans l'indigence... Ah! cachons-nous à leurs regards; Pauline

seule sait à quels travaux le pauvre Walsingham-est condamné.
(Il enfonce son chapeau sur ses yeux, et s'assoit sur un banc
près de la porte de la taverne.)

SCÈNE IV.

AUGUSTE, ANNA, DICK.

ANNA.

Attends-moi là, Dick... Je vais voir cette dame... peut-être
voudra-t-elle acheter la broderie que je viens d'achever.

DICK.

Elle la paierait bien cher si elle savait que c'est le travail de
deux nuits.

AUGUSTE.

Bonne petite Anna!...

DICK.

Allez, ma bonne demoiselle; moi, je vais tâcher de trouver
l'adresse de l'homme que je cherche. (Anna entre dans une
boutique de lingère.)

SCÈNE V.

AUGUSTE, DICK.

DICK, regardant toutes les maisons de la rue.

Usting, coutelier... ce n'est pas mon affaire... Marwel, tail-
leur... non, ce n'est pas encore ça... Il sera plus court de de-
mander... Parbleu, voilà un commissionnaire; ces gens-là
connaissent tout le quartier... Dites donc, l'ami?

AUGUSTE, détournant la tête.]

Que voulez-vous?

DICK.

Savez-vous où demeure le vieux Urner, le fripier?...

AUGUSTE.

Là-bas sur la place, la maison en face de vous.

DICK.

Savez-vous s'il est chez lui? .

AUGUSTE.

Je n'en sais rien.

DICK.

Est-ce un honnête homme?

AUGUSTE.

Je n'en sais rien.

DICK.

On dit qu'il est un peu juif.

AUGUSTE.

C'est possible.

DICK.

Je n'en sais rien !... C'est possible !... Il paraît que ce garçon n'aime pas la conversation... c'est égal, il m'a dit ce que je voulais savoir. (*Il va du côté de la maison.*) Ah ! voilà !... Urner, fripier... Pourvu qu'il n'ait pas vendu mon habit !... (*Auguste entre dans la taverne.*)

SCÈNE VI.

ANNA, DICK.

ANNA, *sortant de la boutique.*

Dick, ah ! mon cher Dick, que je suis heureuse ! elle m'a donné six schellings !... Tiens, les voilà.

DICK.

Six schellings ! ça me fait autant de plaisir qu'à vous !... Six schellings !...

ANNA.

Oh ! oui, elle a été très-contente de mon ouvrage... Elle m'en a commandé pour demain... Que je suis heureuse de savoir broder !

DICK, *embarrassé.*

J'é suis content de vous voir autant d'argent, parce que, voyez-vous, j'ai un service à vous demander.

ANNA.

À moi, Dick ?

DICK.

Oui, mademoiselle... Voici ce que c'est, car il faut que je vous parle franchement... J'ai vendu plusieurs petits effets qui me restaient pour acheter une chose dont j'ai bien envie, et il me manque un schelling... Vous serez assez bonne pour me le prêter, n'est-ce pas ?

ANNA.

Bien certainement, mon bon ami... Mais, dis-moi, de quelle chose as-tu donc une envie si grande ?

DICK.

Je vois qu'il faut tout vous dire !... Vous savez que la vieille mère de mon maître ne s'est point encore aperçue de la ruine de son fils... comme depuis long-tems elle est aveugle, à force de précautions et de soins, on est parvenu à lui cacher les malheurs de la maison... On a conservé son fauteuil et son lit...

ANNA.

Nos soins et ton dévouement l'ont empêchée de remarquer qu'il n'y avait plus de domestiques chez nous...

DICK.

D'ailleurs, je la servais toujours, et je suis resté auprès

d'elle. C'est justement pour qu'elle ne se doute de rien qu'il faut que je vous emprunte un schelling.

ANNA.

Comment cela ?

DICK.

Quand je m'approche de madame Walsingham pour lui donner le bras, elle s'aperçoit que je n'ai qu'une veste, et elle me gronde de paraître ainsi devant elle... C'n'est pas ma faute, à moi ; on a vendu toutes les livrées.

ANNA.

A quoi nous aurait servi ce souvenir de notre opulence ?

DICK.

Vous saurez donc qu'on m'a indiqué un fripier qui a pris tous nos habits, et je veux racheter le mien pour que cette bonne dame ne croie plus que c'est faute de respect que je la sers en veste !

ANNA.

Et c'est pour cela que tu as vendu ce qui t'appartient !...

DICK.

Je voudrais bien avoir eu assez, je ne vous aurais pas demandé...

ANNA.

Pourquoi ne voudrais-tu pas que je fusse pour quelque chose dans ta bonne action ? Tiens, voilà ton schelling... Jamais l'argent ne m'a fait autant de plaisir.

DICK.

Mademoiselle, mon fripier est là dans le coin de la rue ; j'y reste un instant, et je reviens vous prendre... Tenez, voilà justement M. Vington, notre docteur, qui va vous tenir compagnie.

SCÈNE VII.

ANNA, VINGTON, puis AUGUSTE.

ANNA.

Bonjour, M. Vington.

VINGTON.

Bonjour, gentille Anna... Eh ! quoi, mon enfant, déjà dans les rues de Londres !

ANNA.

Oui, M. Vington ; ma sœur est restée près de notre bonne mère, et comme elle avait quelques commissions à faire faire, j'ai pris le bras de Dick, et...

VINGTON.

Je sais que vous êtes une bonne fille, que vous aimez bien votre sœur ainsi que votre beau-frère.

ANNA.

Si je l'aime!... Oh! oui, M. Vington, il est si bon!... Il rend ma sœur si heureuse!

VINGTON, *à part.*

Pauvre enfant! (*haut*) Mais, ma chère Anna, vous paraissez fatiguée...

ANNA.

Hélas! M. Vington, vous aller peut-être me gronder, mais c'est que, depuis quelques jours, ma sœur et moi nous travaillons fort avant dans la nuit.

VINGTON.

Et pourquoi cela, mon enfant?

ANNA.

Nous ne sommes plus riches, vous savez... Mon frère est malade, les médecins qu'avant vous il a consultés lui ont ordonné des choses qui coûtent fort cher... et, pour pouvoir les lui procurer, nous sommes obligées de veiller plus long-tems qu'à l'ordinaire.

VINGTON.

Ma chère amie, je ne vous blâme point de tout faire pour adoucir les maux de M. Walsingham; mais, croyez-moi, n'exposez point une santé que rien n'a jusqu'à présent altérée, et qui vous assure un avenir plus heureux, pour en rétablir une autre qui n'offre plus de ressources.

AUGUSTE.

O ciel!

ANNA.

Que voulez-vous dire?

VINGTON.

Je craindrais de m'expliquer ainsi devant votre sœur, que son amour pour son mari mettrait hors d'état de m'entendre; mais l'amitié est plus courageuse.

ANNA, *à part.*

Les forces m'abandonnent.

VINGTON.

Je ne saurais vous le cacher plus long-tems.

ANNA.

Aurions-nous à craindre un malheur prochain?

VINGTON.

Non, non; le terme de ses jours n'est point encore si rapproché, je l'espère. (*Anna fond en larmes.*) Allons, allons, de la force, ma belle enfant; votre sœur aura besoin de consola-

tions , j'y joindrai les miennes... Je n'ai pas besoin de vous recommander de redoubler de soin.

ANNA, *la main sur son cœur.*

Oh! non, M. Vington!

VINGTON.

Et de ne laisser pénétrer aucune inquiétude aux yeux de votre sœur ni à ceux de M. Walsingham. Je vous quitte... je vais visiter mes pauvres malades de l'hôpital de Greenwich. Adieu, ma bonne Anna; vers midi, j'irai faire un tour chez vous; adieu.

ANNA.

Adieu, M. Vington.

SCÈNE VII.

AUGUSTE, ANNA.

AUGUSTE.

Que viens-je d'apprendre?

ANNA, *à part.*

Hélas! Auguste... Allons, du courage... Voici Dick.....
essuyons vite mes larmes.

SCÈNE IX.

AUGUSTE, ANNA, DICK.

DICK.

Mademoiselle, je ne pourrai avoir ma livrée que dans deux heures.

ANNA.

Eh! bien, Dick, continuons nos courses, et hâtons-nous de retourner à la maison.

DICK.

C'est cela, mademoiselle. (*Anna prend le bras de Dick, et ils sortent.*)

SCÈNE X.

AUGUSTE, PAULINE.

AUGUSTE.

Ainsi donc, c'est au moment où l'attachement de tous ceux qui m'entourent m'offrirait le présage d'un meilleur avenir, qu'il faut que j'acquière la certitude qu'il n'en est plus pour moi que dans la tombe... Mais, hélas! je puis souffrir bien longtemps, et ma Pauline avec moi... Ciel! la voilà. Il était tems qu'ils s'éloignassent.

PAULINE.

Tiens, Auguste, voilà ton déjeuner.

AUGUSTE.

Ma chère Pauline , combien tes soins me touchent!

PAULINE.

Mon ami , ne sont-ils pas naturels ? mais pourquoi es-tu sorti ce matin ? le repos t'était plus nécessaire que jamais.

AUGUSTE.

Comment !...

PAULINE.

Mon cher Auguste , tu parais plus inquiet que de coutume ; aurais-tu quelques nouveaux malheurs à redouter ? parle , tu sais bien que l'infortune ne m'effraie point.

AUGUSTE.

Que puis-je redouter encore ? rassure-toi , je me sens mieux qu'hier.

PAULINE.

Et cependant tu ne manges point !

AUGUSTE.

Mes compagnons m'ont forcé de prendre quelque chose avec eux. (*Il s'efforce de sourire.*) Et puis , nous avons ce matin une petite fête... il faut se réserver.

PAULINE.

Tes compagnons... en vain tu veux feindre de la gaieté ; je lis dans ton cœur , il renferme une idée sombre.

AUGUSTE.

C'est toi seule qui m'occupe.

PAULINE.

Quoi ! c'est mon souvenir qui t'afflige !...

AUGUSTE.

Peux-tu le penser ?... mais sans la funeste crédulité qui me fit confier la plus grande partie de ma fortune au perfide Val-laston , dont la disparition d'Angleterre me fit perdre mon crédit , et me réduisit par degrés à la misère , tu serais fortunée.

PAULINE.

Est-ce que je suis malheureuse ? notre sort peut changer , nous avons encore des amis.

AUGUSTE , *avec amertume.*

Oui , bientôt nous en verrons un.

PAULINE.

Tu ne me le disais pas.

AUGUSTE.

Mais c'est le seul dont je ne voudrais rien accepter.

PAULINE.

Qui donc ?

AUGUSTE , *la regardant fixement.*

Nelson !...

PAULINE.

Eh quoi ! tu aurais vu Nelson ?

AUGUSTE.

Non pas encore, mais il ne peut tarder à reparaître à Londres ; les papiers publics annonçaient hier que le capitaine Nelson, revenu de son voyage des Indes, était attendu à la compagnie pour y rendre ses comptes.

PAULINE.

Eh bien ?

AUGUSTE.

Que pense-tu de ce retour ?

PAULINE, *tranquillement.*

Nelson est un honnête homme.

AUGUSTE, *hésitant.*

Oui, mais... peut-être... t'aime-t-il encore ?

PAULINE, *noblement.*

Cela se peut ; mais il m'estime.

AUGUSTE.

Tu l'as aimé ?

PAULINE.

Vous ai-je donné lieu une seule fois de me rappeler ce souvenir ?

AUGUSTE, *avec tristesse.*

Non... mais tu l'as aimé!...

PAULINE, *avec fermeté.*

Alors l'aveu que je vous en fis me gagna votre confiance, ce même aveu me la ferait-il perdre aujourd'hui ?

AUGUSTE.

Non... cher Pauline... pardon.

PAULINE.

Ne sois donc pas si ingénieux à te tourmenter... Auguste, crois-tu donc que je puisse hésiter à te prouver mon dévouement au moment même où il y a quelque mérite à en avoir ?

AUGUSTE.

Ces marques de tendresse me rendent tout mon courage... mais l'heure s'écoule, je craindrais que tu fusses remarquée, et que ta présence ne me fit reconnaître ; tout le monde à Londres ignore l'état que j'exerce, il faut t'éloigner, retourner auprès de notre mère.

PAULINE.

Oui, si tu me promets de ne point travailler plus que tes forces ne le permettront.

SCÈNE XI.

JACKSON, AUGUSTE, PAULINE.

JACKSON, *accourant.*

Eh bien! mon garçon, j'avons trouvé ton affaire; l'Amédée entre en Tamise; on va amarrer dans quelques instans; j'ai vu le chef d'équipage qui t'a fait inscrire pour le débarquement.

AUGUSTE.

Je te suis, mon ami.

JACKSON.

Ce n'est pas nécessaire que j'aïlle avec toi... j'ai affaire là dans c'te rue... tu trouveras le commis dans son échoppe sur le port... (*apercevant Pauline*) C'te dame est de ta connaissance?...

AUGUSTE.

C'est ma femme!...

JACKSON.

J't'en fais mon compliment; elle a un air de douceur et de bonté qui la rend encore plus belle... Madame, vous avez là un brave homme... il doit être bon mari et bon père, car c'est un bon ami...

PAULINE.

Je sais, Monsieur, tout ce qu'il vous doit, et je partage sa reconnaissance.

JACKSON.

Laissez donc, il ne me doit rien... je l'ons vu arriver sur l'port, il avait l'air de tomber des nues... je l'y ons trouvé de l'intelligence et de l'honnêteté dans la figure, et je l'avons recommandé aux patrons... ce que j'ai fait pour lui, il l'aurait fait pour moi... n'est-ce pas, mon vieux?...

AUGUSTE.

Pauline, au tems où nous étions entourés d'amis, nous n'en eûmes jamais comme celui-là...

JACKSON.

Assez causé là-dessus!... va-t-en au bureau!...

AUGUSTE.

Adieu, ma bonne Pauline; je reviendrai dans la matinée.

JACKSON.

Madame, je vous salue. (*Auguste sort d'un côté, et sa femme de l'autre.*)

SCÈNE XII.

JACKSON, M. VINGTON, NELSON.

JACKSON, *regardant sortir Pauline.*

Où diable le pauvre Diston a-t-il trouvé une femme comme celle-là?... c'est qu'elle vous a des manières..... et puis une voix.. Nous avons bien des milady qui voudraient lui ressembler... Mais j'aperçois monsieur Vington, notre docteur, avec un inconnu; ça se trouve bien, moi qui allais entrer chez lui.

M. VINGTON.

Vous à Londres, mon cher Nelson! que je suis aise de vous revoir!

NELSON.

Oui, docteur, je reviens parmi vous.

JACKSON.

Pardon, monsieur Vington, si je vous dérange, mais c'est que voyez-vous, c'est le tems qui me presse, j'ai une demande importante à vous faire.

M. VINGTON!

Ah! c'est toi... Pardon, capitaine... c'est le brave Jackson... le chef des hommes du port... Parle, mon garçon; serais-tu malade?

JACKSON.

Dam, qu'en pensez-vous? Non, non, monsieur Vington, nous n'avons pas le tems d'être malades, nous autres pauvres diables; et puis je n'aime pas ça. Tant y a que je viens ici au nom de mes camarades, qui, grâce à vos bons soins, se portent comme des charmes, vous prier de vouloir bien assister à notre déjeuner.

M. VINGTON.

Votre déjeuner? pour quel motif!

JACKSON.

Eh parbleu! en l'honneur de saint Georges, notre patron, dont c'est aujourd'hui la fête; vous savez bien que ça revient tous les ans.... Ah! dam, ce jour-là j'nous en donnons.

M. VINGTON.

Et vous voulez que j'assiste à votre petite fête?

JACKSON.

C'est trop juste, celui qui nous rend la santé doit voir comment nous l'employons.

M. VINGTON.

Eh bien! mon garçon, je ne demande pas mieux. Va dire à tes camarades que je serai des vôtres.

JACKSON.

A la bonne heure, voilà qui s'appelle parler.

SCÈNE XIII.

VINGTON, NELSON.

VINGTON.

Eh bien ! mon cher Nelson, vous voyez que tout n'est pas ennui dans notre état, et que notre cœur a aussi ses momens de jouissance.

NELSON.

Quand on possède une ame comme la vôtre, cela peut-il être autrement ?

VINGTON.

Si vous voulez, je vous ~~m~~énerai avec moi.

NELSON.

Eloigné depuis hier de mon vaisseau, il faut que j'y retourne pour présider au débarquement, qui aura lieu dans quelques heures. J'étais venu à terre pour me rendre à la compagnie ; mais, mon cher Vington, puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, parlez-moi d'une personne...

VINGTON.

Je vous entends.... Eh!... quoi.... monsieur Nelson, le tems qui s'est écoulé depuis votre séparation n'a-t-il donc pas encore éteint l'amour que Pauline vous avait inspiré ?

NELSON.

Ah ! monsieur Vington, un sentiment aussi pur et aussi profond ne s'éteint qu'avec la vie.

VINGTON, *sévèrement*.

Et cependant vous n'ignorez pas que Pauline est mariée depuis six ans.

NELSON.

Ne vous souvenez-vous donc plus vous-même que c'est ce mariage qui me fit à cette époque abandonner l'Angleterre ? Elevé avec Pauline, notre amour avait, pour ainsi dire, pris naissance avec nous, et s'était accru avec notre âge... Mais, hélas ! la fortune nous avait à tous deux refusé ses faveurs ; et les parens de Pauline, éblouis par l'éclat des richesses de Valsingham, dédaignèrent le pauvre Nelson pour assurer à leur fille le sort le plus brillant. Que vous dirai-je ? privé pour jamais de l'objet de mes affections, je pris le parti de m'expatrier ; arrivé à Calcutta, je résolus, pour affaiblir dans mon esprit le souvenir de celle que j'aimais, de travailler de toutes mes facultés à acquérir ces richesses qui décident de notre sort. Plus favo-

nable que l'amour, le destin cessa de m'être rebelle; je devins capitaine de vaisseau. Quoiqu'aimant toujours Pauline, je m'étais accoutumé à la regarder comme perdue pour moi, et lorsqu'après six ans d'épreuves, de retour en Angleterre, le cœur plus tranquille, je m'informe du sort d'une personne qui jamais ne pourra m'être indifférente, pourriez-vous me supposer des intentions.....

VINGTON.

Non, mon cher Nelson... Mais hélas! que vous êtes éloigné de soupçonner ce que j'ai à vous apprendre!

NELSON.

O ciel! Pauline aurait-elle cessé d'exister?....

VINGTON.

Elle vit encore, plus belle que jamais, mais accablée de chagrin, et dans un état voisin de la misère.

NELSON.

Grand Dieu!..... que me dites-vous?

VINGTON.

L'affreuse vérité; tandis que le sort vous souriait aux Indes, la fortune accablait le malheureux Walsingham de toutes ses rigueurs; en un seul jour trahi par un perfide ami, il perdit toute sa fortune.... Mais le courage et les résignations n'abandonnèrent pas cette noble famille; trop fiers pour mettre le monde dans la confiance de leur misère, aidés par la jeune Anna, ils travaillent jour et nuit pour soutenir leur existence... Pour comble de malheur, la santé de Walsingham, affaiblie par tant de secousses, le menace d'une mort prochaine; obligés d'avoir recours à ses soins, ils n'ont pu me cacher leur situation; mais, seul peut-être, je sais combien ce couple, jadis si brillant, est à présent infortuné!

NELSON.

Pauline.... Ah! monsieur Vington, n'est-il donc aucun moyen de venir à leur secours? mon crédit, toute ma fortune...

VINGTON.

Où je connois mal Auguste, ou je suis sûr que vos bienfaits ne pourraient que l'offenser.

NELSON.

Et pourquoi?.... Pourrait-il supposer....

VINGTON.

Il faut avoir pitié de lui; le cœur de son épouse est le seul bien qui lui reste; quoiqu'il la connaisse incapable de manquer à ses devoirs, il ne pourrait vous voir sans trembler pour son repos.

NELSON.

Mais pendant ce tems leur misère....

VINGTON.

Ecoutez , après le déjeuner et votre débarquement, venez chez moi.... J'approuve votre dessein , il est naturel.... Nous causerons , et peut-être nous trouverons un moyen détourné de les obliger sans qu'ils s'en doutent.

NELSON.

Ah ! vous me rendez la vie..... (*Musique bruyante.*)

VINGTON.

J'entends nos gens qui arrivent , retournez à votre bord , et dans deux heures soyez chez moi.

NELSON.

Comptez sur mon exactitude. (*Il s'éloigne rapidement pendant l'entrée des matelots.*)

SCÈNE XIV.

VINGTON , JACKSON , HOMMES DU PORT , COMMISSIONNAIRES , MATELOTS , FEMMES , PEUPLE.

JACKSON.

Allons , monsieur Vington , à table , à table.

VINGTON.

C'est cela , mes amis , à table. (*On boit , on mange.*)

BALLET.

(*Il est interrompu par le bruit du canon , qui annonce l'entrée du vaisseau en Tamise ; tout le monde se lève.*)

JACKSON.

Allons , enfans , nous avons pris un peu de bon tems ; maintenant à l'ouvrage.... Ce soir nous acheverons de nous amuser. (*Tout le monde court au bord de la Tamise.*)

SCÈNE XV.

JACKSON , AUGUSTE , NELSON , ÉQUIPAGE , PEUPLE.

(*Plusieurs vaisseaux marchands paraissent , l'Amédée les précède ; une planche est posée du bord sur le rivage. Tout le monde se presse sur le tillac pour descendre. Plusieurs passagers débarquent , et à mesure , les Commissionnaires prennent les valises et les paquets.*)

JACKSON , courant à Auguste , qui est resté pensif sur le devant de la scène.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là ? c'est ton tour !....

Le Commissionnaire.

(18)

AUGUSTE.

C'est juste, je l'avais oublié. (*Il suit Jackson sans lever les yeux. Nelson descend en ce moment du vaisseau.*)

JACKSON (*chargeant la valise de Nelson sur les épaules d'Auguste.*)

Tiens, voilà ton affaire. Milord, vous n'oublierez pas le pour-boire. (*Nelson passe devant Auguste.*)

AUGUSTE, levant les yeux. (*A part.*)

Que vois-je ! Nelson !

(*Nelson, qui n'aperçoit pas son mouvement, et qui ne soupçonne rien, lui indique du doigt la taverne ; il passe devant, Auguste le suit en chancelant. Les autres travaillent.*)

(TABLEAU.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon à lambris dorés dont les parquets sont sans glaces et les fenêtres sans rideaux ; un fauteuil, quelques chaises de paille et une table de bois grossier sont les seuls meubles qu'on y trouve.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, seule.

PAULINE, tenant un ouvrage de broderie.

Nelson est à Londres.... Ah ! si le tems n'a pas changé son cœur ; je crois n'avoir jamais eu d'ami plus véritable que lui.... Mais que dis-je, ne dois-je pas souhaiter, au contraire, qu'il m'ait oubliée.... Je ne puis, je ne dois pas le revoir ; mais si, contre toute attente, il avait conservé le souvenir de Pauline!... Ah !... jamais il ne connaîtra mes peines ; jamais je n'aurai recours à lui.

SCÈNE II.

PAULINE ; DICK.

DICK.

Madame votre mère est levée. (*à part*) Je ne me suis pas approché à cause de la veste. L'habit n'arrive pas ; ce vieux coquin de fripier m'aurait-il oublié ?

PAULINE.

Ma mère va bientôt demander son déjeuner ; prépare sa tasse.

DICK, *embarrassé.*

Sa tasse de porcelaine ?....

PAULINE.

Oui.

DICK.

Dam !... excusez-moi ;... mais...

PAULINE.

Achève...

DICK, *timidement.*

Je l'ai cassée.

PAULINE.

Ah ! mon Dieu , que dira-t-elle ? et je ne puis la remplacer.

DICK.

Elle ne s'en apercevra pas !

(*On entend dans la coulisse madame Walsingham qui appelle.*)

Dick !.... Dick !

DICK.

Allons ! voilà madame qui m'appelle.... Et mon habit ! mon habit !....

SCÈNE III.

JACKSON, DICK, PAULINE.

JACKSON, *avec un paquet.*

Est-ce ici que demeure monsieur Dick ?

DICK.

Oui, mon ami, c'est moi.

JACKSON.

Je viens de la part du fripier Urner pour vous apporter un habit que vous avez acheté ce matin....

DICK, *ne voulant pas que Pauline entende Jackson.*

Chut !.... Tiens, voilà ta commission, ne dis rien....

M^{me} WALSINGHAM, *dans la coulisse.*

Dick !.... Dick....

DICK.

J'y vais.... J'y vais.

(*Il se saute.*)

JACKSON.

Dites-donc.... dites-donc, l'ami, j'ai encore quelque chose à vous dire... (*Dick sort, et ne répond pas.*) Eh bien, il est bon enfant lui.... Ah ! mais, voilà une dame qui pourra sans doute m'apprendre ce que je veux savoir.... Madame ?

PAULINE, absorbée dans ses réflexions, ne s'est point aperçue de l'entrée de Jackson.

Que voulez-vous, Monsieur ?

JACKSON, qui l'examine en parlant.

C'est que, voyez-vous, un de nos camarades s'est blessé ce matin, et il a besoin des secours de ce bon monsieur Vington.... On m'a dit chez lui que je le trouverais ici;.... chez monsieur Walsingham.

PAULINE.

Je suis son épouse.

JACKSON, regardant Pauline avec plus d'attention.

Mais je ne crois pas m'abuser;... je vous ai vue ce matin au port....

PAULINE, avec un sourire.

Oui, monsieur Jackson, oui.

JACKSON.

Diston m'a dit que vous étiez sa femme....

PAULINE.

Cela est vrai.

JACKSON.

Ainsi, monsieur Walsingham et le pauvre Diston....

PAULINE.

Sont la même personne !....

JACKSON.

Quoi ! ce monsieur Walsingham dont nous avons si souvent transporté les riches cargaisons....

PAULINE.

Est réduit aux travaux les plus durs.

JACKSON.

Qui donc a causé sa ruine ?

PAULINE.

Il n'a rien à se reprocher.... Un dépositaire infidèle....

JACKSON.

Pourquoi ne cherche-t-il pas un emploi convenable à son rang, à son éducation ?

PAULINE.

Les hommes qui le recherchaient lorsqu'il était dans l'opulence, l'ont fui quand la fortune l'a abandonné. .. Vous seul l'avez accueilli.... Ah ! puisse un jour le sort nous mettre à même de reconnaître les soins de votre amitié !

JACKSON.

Je l'aimais déjà bien, foi de Jackson; mais ce que vous me dites me le fait chérir encore plus.... Quoi ! ce bon jeune homme, élevé dans le grand monde, s'est fait commissionnaire pour soutenir sa famille.... Morbleu ! ça ne restera pas comme

ça... Jackson, ouvrier du port, est estimé des patrons et des négocians; ils ne me refuseront pas une place pour un homme aussi honnête....

PAULINE.

Ah! monsieur Jackson,.... le moindre emploi suffirait à nos besoins;.... nous avons oublié la fortune.

JACKSON.

Je ne m'arrêterai pas que je n'aie réussi; je vais aller trouver les marchands de la cité, je leur dirai: Écoutez donc.... vous êtes riches maintenant; mais vous pouvez devenir pauvres.... ne rejetez pas la demande de celui qui souffre, pour qu'on ne puisse pas rire un jour de votre misère.... entr'aïdons-nous, j'sommes pour ça dans ce monde.... Oh! ils n'auront rien à répondre, ou bien je leur dirai leur fait de la bonne manière.... Adieu, Madame, comptez sur moi; et monsieur Walsingham verra qu'il fait bon d'avoir des amis partout. (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE IV.

M^{me} WALSINGHAM, DICK, PAULINE.

M^{me} WALSINGHAM, soutenue par Dick, qui a son habit de livrée.

A la bonne heure, Dick, je m'aperçois que vous avez tenu compte de mes reproches.... vous êtes en livrée pour me servir.

DICK.

Oui, Madame, c'est que je l'étais le matin pour faire mon ouvrage.

M^{me} WALSINGHAM.

Laissez travailler les autres domestiques;.... vous êtes vieux, il faut vous reposer....

PAULINE, appelant Dick.

Comment cette livrée?

DICK, bas.

Cela m'a coûté peu de chose.... Ça paraissait être bien agréable à Madame....

PAULINE.

Brave homme!

M^{me} WALSINGHAM.

Dick! Dick!

PAULINE.

Que voulez-vous, ma bonne maman?....

M^{me} WALSINGHAM.

Rien, ma bru; j'appelle Dick.... Je voudrais qu'on m'apportât mon déjeuner....

PAULINE.

Oui, maman.... (à Dick) Ah ! mon Dieu, Anna n'est point encore arrivée;.... j'attends le prix de sa broderie;.... il n'y a rien ici; cours au-devant d'elle.... (Dick sort.)

M^{me} WALSINGHAM.

Attendrai-je encore bien long-tems ce déjeuner ?

PAULINE.

Dans un instant, maman, vous serez servie....

M^{me} WALSINGHAM.

Dès que je suis levée, il faut que j'aie ma tasse de thé et mon biscuit, sans quoi mon estomac souffre; j'y suis accoutumée depuis cinquante ans, et il n'est pas dans l'ordre qu'une mère âgée et aveugle attende pendant des heures quelques cuillerées d'eau tiède....

PAULINE.

Mille pardons, maman; Dick est sorti pour aller chercher votre biscuit.... Il est âgé, il ne va pas vite....

M^{me} WALSINGHAM.

Et pourquoi, s'il vous plaît, envoyer justement Dick? N'avons-nous pas dans la maison plus de domestiques qu'il ne nous en faut;.... mais ils sont comme les maîtres, ils me négligent.... Depuis quinze jours, aucun, excepté Dick, n'est venu me demander si j'avais besoin de quelque chose....

PAULINE.

Mon mari en a diminué le nombre.

M^{me} WALSINGHAM.

Pourquoi donc? il faut être servi....

PAULINE.

Un peu d'économie....

M^{me} WALSINGHAM.

D'économie!... Belle économie de retrancher le déjeuner de la maman.

PAULINE.

Pouvez-vous le penser ?

M^{me} WALSINGHAM.

Dois-je en souffrir, moi ?

PAULINE.

Non certainement.

M^{me} WALSINGHAM.

Pour élever mon fils, j'ai souvent réduit mes dépenses, afin qu'il ne manquât de rien; maintenant c'est à son tour. Quand les enfans sont petits, la mère se gêne pour eux; quand la mère devient âgée, c'est aux enfans à se gêner pour elle.

PAULINE.

Nous ne l'oublierons jamais !

M^{me} WALSINGHAM.

Un chapeau de moins à la femme, et un attention de plus à la mère.

PAULINE.

Ce n'est qu'avec de l'ordre....

M^{me} WALSINGHAM.

De l'ordre ! de l'ordre !... Permettez-moi de vous le dire, madame ma bru ; depuis quelque temps il en règne fort peu dans cette maison.... Quoiqu'aveugle, je m'aperçois de bien des choses, et quelquefois je vois encore plus clair que je ne voudrais ; je ne veux pas m'ériger en juge ; mais quand on s'abandonne à l'oisiveté...

PAULINE.

O ciel ! quel reproche ! (Elle essuie ses yeux.)

SCÈNE V.

ANNA, M^{me} WALSINGHAM, PAULINE, DICK.

DICK.

Madame, mademoiselle Anna....

ANNA, *apportant la théière et tout ce qu'il faut pour le déjeuner de madame Walsingham.*

Bonne maman, je vous ai fait attendre bien long-tems, mais ce n'est pas ma faute.

M^{me} WALSINGHAM.

Allons, allons, je ne vous en veux plus (*Wantant boire son thé, elle s'aperçoit que ce n'est pas sa tasse.*) Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ? on a changé ma tasse. (*Dick regarde Pauline d'un air embarrassé.*) Qu'a-t-on fait de ma tasse ?

PAULINE.

Pardon, ma bonne maman ; c'est qu'hier....

M^{me} WALSINGHAM.

Hier.....

PAULINE.

Elle m'a échappée des mains, et....

M^{me} WALSINGHAM.

Elle est cassée !

SCÈNE VI.

ANNA, M^{me} WALSINGHAM, AUGUSTE, PAULINE.

AUGUSTE. (*Il est pâle, paraît accablé d'une fatigue qu'il cherche à dissimuler.*)

Bonjour, maman.

M^{me} WALSINGHAM.

Ah ! te voilà , tu arrives fort à propos....

ANNAÏS, à part.

Comme il paraît abattu !

PAULINE.

Mon ami, souffrirais-tu ?

AUGUSTE.

Non !.... non.

M^{me} WALSINGHAM.

Auguste, écoute-moi, j'ai des plaintes à te faire.

AUGUSTE.

Des plaintes, ma mère ?

M^{me} WALSINGHAM.

Oui, on n'a pour moi, dans cette maison, ni soins, ni égards....

AUGUSTE, vivement.

Que dites-vous ?

M^{me} WALSINGHAM, se reprenant.

Je ne parle que des domestiques.

AUGUSTE.

Ah ! des domestiques.

M^{me} WALSINGHAM.

Oui, j'ai beau appeler vingt fois, il n'en vient pas un seul.

AUGUSTE, embarrassé.

Les domestiques !....

M^{me} WALSINGHAM.

Mon fils, la conduite des maîtres règle celle des valets ; le ménage est négligé quand la maîtresse de la maison ne prend soin de rien.

AUGUSTE, pénétré.

Ma mère !

M^{me} WALSINGHAM.

Auguste, rappelez-vous les dernières paroles de votre père ; il vous dit, en mourant : « Si jamais ta mère avait à se plaindre de toi, que sa malédiction.... »

AUGUSTE.

Arrêtez, ma mère !

M^{me} WALSINGHAM.

Non, mon ami ; non, je ne te maudis pas ; je puis me plaindre, mais te haïr, jamais. (Elle le presse dans ses bras.)

AUGUSTE, allant à sa femme.

Pauline, pardonne-moi.

PAULINE, souriant.

Je n'ai rien à te pardonner.

SCÈNE VII.

ANNA, M^{me} WALSHINGHAM, AUGUSTE, M. VINGTON,
PAULINE.

ANNA.
Monsieur Vington !

VINGTON.

Bonjour , mes bons amis.

PAULINE.

Monsieur Vington , comment trouvez-vous Auguste ?....

VINGTON , *feignant le calme.*

Mais très-bien , beaucoup mieux qu'hier....

AUGUSTE , *à part.*

Hélas !

ANNA , *à part.*

Que ne dit-il la vérité !

VINGTON.

Cependant il a besoin de repos , de beaucoup de repos.

PAULINE.

Tu l'entends , mon ami.

M^{me} WALSHINGHAM.

Où êtes-vous , monsieur Vington , que je vous remercie
des soins que vous prodiguez à mon cher enfant.

VINGTON.

Ne suis-je pas un ancien ami de la famille ?

M^{me} WALSHINGHAM.

C'est qu'il serait bien cruel que l'héritier de tant de biens ne
pût en jouir à cause de sa santé.

VINGTON.

Auguste , il faut que je vous parle en particulier.

AUGUSTE , *montrant Pauline.*

A nous ?

VINGTON.

Non , à vous seul.

PAULINE.

Comment ?

ANNA , *à part.*

Il veut s'assurer de son état.

M^{me} WALSHINGHAM.

Ma bra , monsieur Vington , peut bien avoir à parler à mon
fils sans que pour cela vous soyez obligée d'être présente à leur
entretien.

AUGUSTE.

Va , ma chère Pauline.

PAULINE.

Vous m'assurez que rien de fâcheux....

VINGTON.

Soyez tranquille , ma chère amie.

(M^{me} WALSHINGHAM serre la main du docteur , et sort accompagnée de Pauline et d'Anna , qui regardent alternativement M. Vington et Auguste.)

SCÈNE VIII.

AUGUSTE , M. VINGTON.

AUGUSTE.

Qu'avez-vous à me dire , mon ami ?

VINGTON.

Monsieur Walsingham , depuis long-tems je vois bien des choses , et je ne dis rien , parce que j'espère toujours que , persuadé de mon amitié et de mon dévouement pour vous , vous me parlerez le premier.

AUGUSTE , à part.

Où veut-il en venir ?

VINGTON.

Mais à la fin , votre silence me fait de la peine ; c'est un outrage à mon attachement.

AUGUSTE.

Expliquez-vous , monsieur Vington.

VINGTON.

Comment ! il faut qu'un étranger me paraisse mieux instruit de vos affaires que moi-même !

AUGUSTE.

Un étranger ?....

VINGTON.

Oui , Monsieur , ce matin un inconnu entre chez moi , et me dit : M. Vington , vous êtes lié avec la famille Walsingham , vous ne pouvez donc ignorer qu'elle se trouve en ce moment dans la gêne la plus cruelle.

AUGUSTE.

M. Vington !...

VINGTON.

Permettez , Auguste ; c'est l'inconnu qui parle ; cependant , si , contre mon attente , vous n'étiez pas instruit de la situation de M. Walsingham , je viens vous l'apprendre ; mais cette connaissance ne lui serait utile à rien , car vos moyens ne vous permettent pas de le secourir. Quant à moi , j'ai de la fortune ,

je vais vous prier de vous charger de cette lettre pour lui; à ces mots, il jette ce paquet sur mon bureau, et disparaît. Là voilà cette lettre, Monsieur; lisez. Je me retire.

AUGUSTE.

Restez, M. Vington... Que peut-on m'écrire?... (*Il lit.*) « Le » banquier Derneleug a ordre de payer à M. Auguste Wal- » singham, sur son reçu, la somme de mille livres sterlings. » Lorsque la fortune lui sourira, le créancier se fera con- » naître... » Qui peut m'écrire cette lettre?... (*Il tressaille.*) Si c'était!... Et vous n'avez pas reconnu la personne qui vous a remis ce billet?

VINGTON.

Je la voyais pour la première fois... mais, si elle revenait, quelle réponse faudrait-il lui faire?

AUGUSTE, *lui donnant la lettre.*

Lisez, Monsieur; et dites-moi si je puis sur-le-champ en donner une?

VINGTON, *lisant.*

Mais je ne vois là-dedans rien que de très-honorable pour vous.

AUGUSTE.

Peut-être... j'ai besoin de réfléchir.

VINGTON.

Eh bien! je reviendrai plus tard; mais, mon cher Auguste, songez à votre famille; songez à votre mère, à qui, malgré toutes vos précautions, vous ne pourrez long-temps encore cacher votre position. (*Il sort; Pauline entre.*)

SCÈNE IX.

AUGUSTE, PAULINE.

AUGUSTE.

D'où peut me venir un pareil message? et pourquoi la vue de ce papier me cause-t-elle une émotion?...

PAULINE, *s'apercevant de sa rêverie, et le voyant un papier à la main, qu'il considère, s'arrête, puis-elle avance doucement.*

Qu'as-tu donc, mon ami?

AUGUSTE, *levant vivement la tête.*

Ah! c'est toi, Pauline!

PAULINE.

Cette lettre paraît t'occuper péniblement.

AUGUSTE.

Cette lettre!... (*Il la lui présente ouverte, mais sans la lui*

donner ; il a les yeux fixés sur elle.) Connais-tu cette écriture?...

PAULINE, qui y a jeté un coup d'œil rapide.

Moi... non.

AUGUSTE.

Pauline, tu ne m'as jamais trompé. (avec force) Connais-tu cette écriture? (Pauline le regarde, et baisse aussitôt les yeux.) C'est celle de Nelson! (Pauline couvre son visage avec ses mains.) Mes pressentimens ne me trompaient pas!... Nelson! jamais!... jamais!... (Sa poitrine se soulève, son émotion est extrême.)

PAULINE.

Mon ami, mon cher Auguste, quelle idée as-tu donc?

AUGUSTE.

Mais Pauline doit-elle souffrir de mon refus?... Tiens, lis ce qu'on m'adresse.

PAULINE, après avoir lu.

Grand Dieu! (Elle jette la lettre loin d'elle.) Mon ami, n'acceptons pas.

AUGUSTE, se précipitant dans ses bras.

Ah! quel bien tu me fais... je ne puis suffire à tant d'émotion.

PAULINE.

Mon ami, calme-toi; ta Pauline sera toujours la même; oublions une aventure à laquelle j'étais loin de m'attendre.

AUGUSTE.

Je suis accablé!

PAULINE.

Tu as besoin de repos... tiens, pendant que je travaillerai auprès de toi... (Elle le conduit au fauteuil, il s'y étend, il ferme les yeux, et Pauline va de l'autre côté du théâtre, se mettre à l'ouvrage.) Il repose. Puisse le ciel lui rendre ses forces, et ne pas épuiser les miennes! (Elle travaille avec activité.)

AUGUSTE.

L'agitation de mon sang m'empêche de goûter le repos. (Placé derrière sa femme, il la considère.) La constance de cet ange est à toute épreuve; elle est infatigable.

PAULINE, à part.

Je reconnais bien là Nelson; son premier soin a été de nous secourir.... La vue de sa lettre m'a ramenée, malgré moi, aux premiers jours de mon enfance.

AUGUSTE.

Un sentiment pénible semble la tourmenter...

PAULINE.

Alors; je pouvais sans crime penser à lui... la médiocrité eût

été aussi notre partage; mais... (*Elle met la main sur son sein.*)

AUGUSTE.

Comme le cœur me bat!

PAULINE, regardant la lettre qu'elle a jetée, et qui est auprès d'elle.

Voilà... sa lettre... il y a si long-tems que je n'ai vu des caractères tracés de sa main!.. (*Elle se baisse, prend la lettre, et la regarde; elle essuie ses yeux avec son mouchoir, tandis qu'Auguste suit avidement tous ses mouvemens.*)

AUGUSTE.

Elle pleure!

PAULINE, déchirant la lettre.

Détruisons un objet dont la vue me fait mal. O souvenir de mon enfant, de mon époux, remplacez-tout dans mon cœur, tenez-moi lieu de tout. (*Elle s'approche de son époux, s'assure bien qu'il dort, et dépose sur une de ses mains un baiser; elle sort vivement.*)

SCÈNE X.

AUGUSTE.

Elle pleurerait!... Elle l'aime encore; mais dois-je la condamner? la noblesse des sentimens de Nelson n'est-elle pas son excuse?... Pauvre Auguste!... (*Pause.*) Ainsi donc, tout espoir est perdu. . tout ce qui m'attachait encore au bonheur est évanoui... Menacé d'une mort prochaine... réduit à la plus crueile infortune... mon existence fait le malheur de tout ce qui m'entoure. Hélas! je croyais que mes soins effaceraient Nelson du souvenir de mon épouse... l'amour ne pardonne pas... Eh bien! délivrons-la de ma fatale présence... mais si je l'abandonne, sans ressource, sans appui... que deviendra-t-elle? que deviendra ma famille?... (*Pause.*) Les lois de mon pays ne m'offrent-elles pas un moyen?... oui... par un acte public de séparation volontaire, je puis la rendre libre; enfin... c'est me briser le cœur; allons, du courage... qu'elle soit heureuse... heureuse avec.... et moi, j'irai mourir loin d'elle. Au moins, mon sacrifice ne sera pas perdu... *Maitresse d'une fortune qu'elle n'aura que trop achetée... elle pourra secourir ma mère... Anna... mon fils... ô mon fils!* (*Des larmes abondantes s'échappent de ses yeux; il couvre son visage de sa main.*)

SCÈNE XI.

JACKSON, AUGUSTE.

AUGUSTE.

J'entends du bruit... Que vois-je! vous, ici, Jackson?

JACKSON.

Oui, c'est moi... Avez-vous pu penser que votre secret serait éternellement gardé?... Cela n'est pas bien d'avoir douté de l'amitié d'un homme comme moi.

AUGUSTE.

Mon ami, à quoi m'êtu servi de parler?

JACKSON.

A quoi, morbleu !... à vous empêcher d'entreprendre des travaux au-dessus de vos forces, à me faire faire plus tôt la démarche qui vient de me réussir aujourd'hui.

AUGUSTE.

Que voulez-vous dire?

JACKSON.

Que je viens de chez l'armateur Nutor; que je l'ai intéressé à votre sort, et qu'il vous accorde une place de secrétaire sur un de ses vaisseaux qui va partir pour l'île de Ceylan; cinquante livres sterlings d'appointement et une pacotille.

AUGUSTE.

Bon Jackson, comment reconnaître jamais ?...

JACKSON.

En acceptant la place... mais il faut vous presser; c'est demain que le vaisseau met à la voile.

AUGUSTE.

Demain !... N'importe; cet événement me détermine; demain, j'aurai quitté l'Angleterre.

JACKSON.

Vous ne partirez pas seul.

AUGUSTE.

Eh ! quoi, tu voudrais m'accompagner ?

JACKSON.

Au bout du monde, M. Walsingham. Je ne sais pas ce que vous m'avez fait, mais il me serait impossible maintenant de me séparer de vous... Je vous demande peut-être trop; mais, je vous en conjure, permettez-moi de ne jamais vous quitter.

AUGUSTE.

Il me restera donc au moins un ami.

JACKSON.

Oui; et qui, sur mer, vous sera aussi dévoué que sur la terre ferme... Si vous êtes malade.. je serai là pour vous soigner. Quand l'état de marin vous semblera trop rude, c'est moi qui ranimerai votre courage... Nous ferons fortune, nous reviendrons en Angleterre; nous rachèterons votre hôtel, où, pour toute récompense, je ne vous demande qu'une petite chambre, afin d'y passer le reste de mes jours, et de mourir sous le même toit que vous.

AUGUSTE.

Mon cher Jackson, viens dans mes bras.

JACKSON.

Ça fait tout de même plaisir d'être pressé sur le cœur d'un brave homme.

AUGUSTE, se mettant à la table, et écrivant.

Ecoute, garde-moi le secret; cours remettre cette lettre au capitaine Nelson, ici à deux pas, à la taverne des Indes. (*Se levant*) Je ne dois plus hésiter.

JACKSON.

Ainsi, je puis assurer à l'armateur...

AUGUSTE.

Oui; mais dépêche-toi... Voici ma sœur. (*Jackson sort précipitamment.*)

SCÈNE XII.

ANNA, AUGUSTE.

ANNA.

Mon frère, je vous cherchais; vous paraissez bien agité; souffrez-vous davantage?

AUGUSTE.

Non, ma bonne Anna. (*Avec intention*) Tu sais bien que le docteur a dit que j'allais mieux qu'hier.

ANNA.

Il vous l'a dit, oui, c'est vrai, je me le rappelle... mais il a dit aussi qu'il ne fallait pas que vous travaillassiez autant que vous l'avez fait jusqu'à présent; et je viens vous déclarer que vous ne sortirez plus si matin.

AUGUSTE.

Non, ma sœur.

ANNA.

Bien vrai, vous me le promettez!

AUGUSTE.

Je te le jure.

ANNA.

A la bonne heure... ce que vous avez n'est qu'une indisposition; mais si vous tombiez sérieusement malade, que deviendrait ma sœur?

AUGUSTE.

Pourquoi t'excepter? ma Pauline m'est bien chère! mais je t'aime presqu'autant qu'elle, ma bonne amie.

ANNA.

Vous m'aimez... et moi aussi, je vous aime... je vous aime-

rai toujours. (*lui serrant la main*) Vous ne nous quitterez donc plus, n'est-ce pas? nous vous verrons à tous les instans du jour... A la moindre douleur qui se peindra sur votre visage, vous verrez comme mes soins, comme ma gaité vous feront oublier vos maux... Quel bonheur pour Anna si elle pouvait avant peu vous rendre la santé! ils ont beau dire... rien n'est désespéré... l'amitié, le dévouement d'une sœur, sont des médecins qui ne peuvent manquer de guérir.

AUGUSTE, *à part.*

Quelle touchante naïveté! Quand je pense que demain j'aurai quitté pour jamais des êtres dont je suis si sincèrement chéri, je n'ai plus de force.

ANNA.

Qu'avez-vous, mon frère? (*à part*) O ciel! l'aurais-je imprudemment éclairé sur son état! (*haut*) Répondez, ai-je dit quelque chose qui vous a fait de la peine?... j'en mourrais de chagrin. (*Elle verse des larmes.*)

AUGUSTE.

Anna, Anna, essuie tes larmes; c'est ton amitié seule...

ANNA.

O ciel! ma sœur!...

AUGUSTE.

Pauline!... sa vue me ferait renoncer à mon dessein; courons chez le magistrat.

SCÈNE XIII.

PAULINE, ANNA.

ANNA, *essuyant vite ses yeux.*

Pourvu qu'elle ne s'aperçoive pas que j'ai pleuré.

PAULINE.

Ne viens-je pas de voir sortir Auguste? et des traces de larmes sont encore dans tes yeux, que s'est-il donc passé?

ANNA.

Moi, des larmes; tu te trompes, assurément. (*ayant l'air de rire*) Tiens, tu vois bien, je ris.

PAULINE.

Mais, Auguste...

ANNA.

Auguste... il me disait, au contraire, que le sommeil lui avait redonné toutes ses forces, et c'est cela qui me rend si joyeuse.

PAULINE.

Il n'a pas dit où il allait?

ANNA.

Non; mais il ne peut aller loin, peut-être chez le docteur, pour lui faire part de son état.

PAULINE.

Tu as raison, c'est peut-être cela. Mais, que nous veut Dick ?

SCÈNE XIV.

ANNA, NELSON, DICK, PAULINE.

DICK.

Milady, sir Nelson me suit.

TOUTES DEUX.

Nelson! que signifie?... (*Nelson entre, elles saluent profondément. Dick se retire.*)

PAULINE.

Vous ici, Monsieur!

NELSON.

Je n'aurais pas été assez hardi pour m'y présenter sans cette lettre de votre époux, qui me demande chez lui un entretien particulier. M. Vington m'a suivi; il doit être passé dans votre appartement.

PAULINE.

Que signifie un pareil mystère?

NELSON.

Après six ans d'absence, je revois donc Pauline...

PAULINE.

Pauline Walsingham se félicite de revoir dans sir Nelson un estimable ami.

NELSON.

Ce titre...

PAULINE.

Est mérité; ce que vous avez fait aujourd'hui même en est la preuve, quoiqu'il nous soit impossible d'accepter; recevez mes tendres remerciemens, comme épouse et comme mère.

NELSON.

Une offre rejetée...

PAULINE.

N'en est pas moins un bienfait quand elle part d'une ame aussi honnête; et je ne doute pas de la vôtre.

NELSON.

Je me fais gloire de mériter cette confiance... Dans des tems plus heureux...

PAULINE..

Ils doivent être oubliés

Le Commissionnaire

NELSON.

Non, Pauline, non ; c'est sur le souvenir du passé que je règle ma conduite présente : si j'ai des vertus, c'est à vous que je les dois ; je n'oublierai jamais les momens où, cédant avec résignation au respect filial, vous me tendîtes la main pour la dernière fois...

PAULINE.

Puisque vous vous plaisez à rappeler des souvenirs qui devraient être effacés de ma mémoire et de la vôtre, souffrez que je vous répète les dernières paroles que ma bouche vous fit entendre. Je vous dis : « Nelson, le destin va m'unir à un autre. » Si vous êtes capable de conserver de coupables espérances ; si un mot, un regard, me le faisait soupçonner, vous m'enlèveriez ma plus douce consolation, celle de ne pouvoir vous estimer. » Si, dans les premières années de mon mariage, j'ai répandu des larmes sur le beau songe de ma jeunesse, les soins d'un époux respectable, et la douceur de l'amour maternel les ont séchées depuis long-tems ; et rien au monde n'est capable de me faire oublier le plus léger de mes devoirs. Nelson, vous m'avez entendue.

NELSON.

La plus parfaite amitié me conduit ; je viens vous offrir les moyens de sortir de l'état affligeant où vous êtes.

PAULINE.

Ne l'espérez pas ; mon époux n'acceptera rien de vous ; mais le voici.

SCÈNE XV.

ANNA, PAULINE, AUGUSTE, NELSON.

AUGUSTE.

Nelson !

NELSON.

Monsieur, je me suis rendu à votre invitation.

AUGUSTE, *cherchant à prendre du calme.*

Je vous remercie. Pauline, ma sœur... laissez nous. (*Elle salue Nelson, et s'éloignent en regardant Auguste.*)

SCÈNE XVI.

AUGUSTE, NELSON.

AUGUSTE, *à part.*

Tout est préparé chez le Magistrat, ma déclaration est faite... allons, achevons le sacrifice. Nelson ?...

NELSON.

Vous êtes bien agité.

AUGUSTE.

Ecoutez-moi.

NELSON.

Parlez.

AUGUSTE.

C'est vous qui m'avez écrit ce matin ?

NELSON, *embarrassé*.

J'ai fait...

AUGUSTE.

Une action généreuse ; je sens profondément la délicatesse de vos procédés ; mais tant de générosité m'accable... il m'est impossible de recevoir...

NELSON.

Vous croyez mes intentions pures, vous en êtes persuadé, et vous me refusez !

AUGUSTE.

Jamais ! jamais !

NELSON.

Il faut que je place la somme que je vous offre ; et je la crois plus en sûreté chez l'honnête homme sans biens que chez le riche sans probité.

AUGUSTE.

Placer son argent chez celui qui n'a rien, c'est déguiser le présent qu'on veut lui faire.

NELSON.

Mais, vous me le rendez un jour. Eh quoi ! vous aimez votre mère, votre épouse, votre enfant ; et, par un excès de délicatesse, vous voulez les laisser souffrir ?

AUGUSTE, *d'un air tranquille*.

Non, ma famille ne sera pas dans le besoin... c'est moi seul qui ne veux pas accepter vos bienfaits.

NELSON.

Je ne vous comprends pas.

AUGUSTE, *hésitant*.

Nelson !... (*le fixant*.) Autrefois vous avez aimé Pauline ?

NELSON.

A quoi tend cette question ?

AUGUSTE.

Je vous somme au nom de l'honneur de me répondre, aimez-vous encore Pauline ?

NELSON.

Vous pâlissez, vos lèvres sont tremblantes.

AUGUSTE, *égaré*.

Ayez pitié de mon trouble, et répondez-moi,

NELSON.

Sans concevoir le motif qui vous porte à me faire cette question, j'oserai y répondre : mon cœur est pur, ma conscience est exempte de reproches, et je n'hésite point à faire un aveu dicté par la franchise ; je l'aime.

AUGUSTE, *pâlissant.*

Vous l'aimez !

NELSON.

Celui qui pendant six ans a su respecter la tranquillité de l'époux et l'innocence de l'épouse, peut ouvrir son cœur sans rougir. Pauline était tout pour moi, Pauline sera tout pour moi jusqu'à la mort. A présent, Monsieur, j'exige à mon tour que vous daigniez m'apprendre à quoi peut vous servir une déclaration qui blesse votre cœur, et qui rouvre les blessures du mien.

AUGUSTE, *les yeux baissés.*

Allons, le moment est arrivé.

NELSON.

Que voulez-vous dire ?

AUGUSTE.

Ma résolution est prise.

NELSON.

Comment ?

AUGUSTE.

Une séparation devenue nécessaire va rompre tous les liens qui m'attachaient à Pauline ; reprenez un lien que vous n'auriez jamais dû perdre.

NELSON.

Votre esprit s'égare.

AUGUSTE.

Promettez-moi d'avoir soin de ma mère, promettez d'élever mon fils, et de former son cœur à la vertu ; et quant à Pauline... que dis-je, insensé ! comme amant vous l'aimiez, comme époux vous l'adorerez ; non, non, je n'ai pas besoin de sermens.

NELSON.

Écoutez les conseils d'un ami.

AUGUSTE.

Mon parti est pris, vous dis-je.

NELSON.

Vous me faites frémir.

AUGUSTE.

Rassurez-vous ; ce n'est point un suicide que je médite, je ne veux point anticiper sur le chagrin et la douleur qui me consomment... mon esprit est calme.

NELSON.

Quel est donc votre dessein ?

AUGUSTE.

Ne m'interrogez pas... Nelson... le destin le veut, soyez le sauveur de ma famille. (*On entend du bruit au-dehors.*)

NELSON.

Mais quel est ce bruit ?

AUGUSTE.

Scrait-ce déjà...

SCÈNE XVII.

AUGUSTE, PAULINE, DICK, NELSON, ANNA,
M^{me} WALSHINGHAM, M. VINGTON.

DICK.

Monsieur Valsingham, ma bonne maîtresse, un constable, porteur d'un papier et conduit par le commissionnaire de ce matin, vient de se présenter à l'instant en demandant à vous parler.

PAULINE.

Mon ami, sais-tu ce qu'on te veut ? sommes-nous menacés...

M^{me} WALSHINGHAM.

Pourquoi donc toute cette agitation ? en vérité, je ne reconnais plus cette maison.

AUGUSTE.

Ma bonne mère, ne vous alarmez point mal à propos. Ma chère Pauline, on vient peut-être me demander quelques renseignements. (*à part*) Je suis épuisé.

NELSON, *à part*.

Ce mystère se rattache à sa résolution.

DICK.

Que faut-il dire au constable ?

AUGUSTE.

Fais entrer.

SCÈNE XVIII.

AUGUSTE, JACKSON, LE CONSTABLE, PAULINE,
NELSON, ANNA, M^{me} WALSHINGHAM, M. VINGTON,
DICK.

JACKSON.

Voilà Monsieur Walsingham.

LE CONSTABLE.

Monsieur, voici l'acte que vous avez demandé, vous plaît-il de le signer.

JACKSON, *bas*.

Le vaisseau est sur son départ.

AUGUSTE.

Allons... allons... n'hésitons plus. (*Il va pour signer, mais terrassé par tant d'efforts, il tombe évanoui.*)

PAULINE, *courant à lui*.

Grand Dieu ! il se trouve mal.

ANNA.

Mon frère !

M^{me} WALSINGHAM.

Que se passe-t-il donc ici ?

NELSON, *à voix basse*.

Silence !

VINGTON *jette les yeux sur le papier, en voit le contenu, et le sert promptement dans sa poitrine.*

Grand Dieu ! Que vois-je ?

(*Auguste, soutenu par Jackson, est au milieu de Pauline et du Docteur ; Anna est dans l'attitude de la surprise ; le constable est immobile : et à gauche, soutenue par Dick, plein de douleur, M^{me} Walsingham a l'air de l'interroger.*)

(TABLEAU.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur du jardin dépendant de la maison du docteur ; la maison de M. Vington, à laquelle on monte par quelques marches, est à gauche ; un kiosque de l'anglaise est à droite ; c'est là qu'Auguste a été porté.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, JACKSON.

ANNA, *écoutant à la porte du kiosque*.

Ce pauvre frère ! comment aura-t-il passé la nuit ?... je n'en-

tends aucun bruit, il repose peut-être... (à Jackson, qui sort du kiosque) Eh bien! se trouve-t-il mieux? a-t-il repris ses sens?... parlez... parlez...

JACKSON.

Oui, oui, Dieu merci! il nous a tous reconnus... Quand nous l'eûmes transporté dans la maison du Docteur, on le plaça dans ce pavillon, où l'air est excellent... Monsieur Vington lui donna tous les secours qui étaient en son pouvoir..... enfin, au bout d'une heure bien longue pour ceux qui l'entouraient, il ouvrit les yeux, et nous regarda tous d'un air étonné... le Docteur lui dit : c'est Pauline qui est auprès de vous... c'est votre femme!... ma femme, répondit-il, avec un accent qui m'a déchiré le cœur... oui, ma femme... encore ma femme!... des larmes coulèrent de ses yeux, et il ouvrit ses bras à votre sœur, qui s'y précipita.

ANNA.

Que n'étais-je là pour le presser oontre mon cœur!

JACKSON.

Il a aussi serré la main à son ami Jackson... ça m'a fait un plaisir... il me semblait que nous l'avions arraché à la mort...

ANNA.

Mon Dieu! nous l'avez-vous rendu pour toujours?...

JACKSON.

Depuis ce tems, sa femme est auprès de son lit... on ne peut la voir suivre des yeux les moindres mouvemens de son mari, sans être attendri.. souvent elle porte ses regards vers le ciel, comme pour lui demander qu'il lui rende ce qu'elle a de plus cher au monde... ses prières seront entendues, car c'est un ange.....

SCÈNE II.

DICK, ANNA, JACSON.

DICK.

Ah! je vous trouve bien à propos, mademoiselle Anna..... bon jour, brave homme... je vous dirai que je ne sais plus quoi inventer pour calmer madame Walsingham..... elle s'est bien aperçue qu'il se passait hier quelque chose d'extraordinaire, et elle a fort mal dormi...

ANNA.

Tu ne l'as pas quittée, mon cher Dick?...

DICK.

Non sans doute.... enfin quand le bruit qu'on faisait dans le

ville lui a appris que le jour était venu, elle m'a appelé pour que je la conduise auprès de son fils... j'ai répondu que Monsieur était sorti dès le matin... elle a demandé Madame, elle vous a demandé, mademoiselle Anna; j'ai été forcé d'imaginer toutes sortes de choses pour expliquer votre absence... elle s'en est contentée pour un instant; mais, comme elle continue à me tourmenter, je viens vous demander ce qu'il faut faire.

ANNA, *regardant vers le pavillon.*

J'entends marcher de ce côté... Nous allons savoir... (*avec joie*) Ah! c'est mon frère, soutenu par Pauline et M. Vington.

SCÈNE III.

DICK, ANNA, AUGUSTE, JACKSON, PAULINE,
• M. VINGTON.

ANNA.

Mon frère!... mon cher Auguste!

AUGUSTE, *d'une voix affaiblie.*

Ma bonne Anna... ta présence manquait pour me rendre tout-à-fait à la vie.

ANNA.

J'ai bien souffert aussi de ne pas vous voir... M. Vington m'avait défendu d'entrer...

VINGTON.

Mon enfant, dans ces sortes de crises les émotions morales sont nuisibles... M. Walsingham vous aime tendrement, votre vue eût pu faire naître une sensation nouvelle; déjà entouré de personnes qui occupent beaucoup son ame.....

ANNA.

Je crois, M. Vington, que le plaisir ne fait jamais de mal.....

PAULINE.

Il aurait eu deux amies au lieu d'une.

AUGUSTE, *à Dick.*

Ah! te voilà, mon vieux Dick..... viens, donne-moi la main...

JACKSON, *bas à Auguste.*

J'ai quelque chose à vous dire...

AUGUSTE, *de même.*

Plus tard.

ANNA.

Mon frère, Dick est venu pour nous dire que votre mère est inquiète de votre absence.....

AUGUSTE, *à part.*

Pauvre mère, qui la consolera ! (*haut*) Je vais retourner auprès d'elle. M. Vington, je vous remercie des soins que vous m'avez donnés, je me sens assez de force pour rentrer chez moi... je ne vous parle pas de reconnaissance, c'est un mot que les malheureux vous font entendre si souvent...

VINGTON.

Mon ami, vous ne quitterez pas ma maison que vous ne soyez entièrement rétabli... on amènera votre mère ici, je n'ai pas de l'amitié que pour vous seul, j'aime aussi toute la famille.

PAULINE.

Mon ami, j'irai voir ta mère... je partagerai entre elle et toi tous mes instans... il sera facile de la rassurer...

ANNA.

Je t'accompagnerai, ma sœur... et si maman veut absolument venir, nous l'amènerons, puisque M. Vington veut bien le permettre.

VINGTON.

Je vous en prie... je crois d'ailleurs qu'il est convenable que M. de Walsingham reste seul quelques instans ; sa sensibilité n'a été que trop excitée, il est nécessaire qu'il prenne un peu de repos... une promenade solitaire dans les allées de ce jardin lui sera très-favorable. (*à Auguste*) Mon ami, je vous quitte un instant, je vous retrouverai dans ces bosquets, n'est-ce pas ? (*à part*) Je veux éclairer mes doutes sur l'acte étrange que j'ai surpris dans ses mains.

PAULINE, *à Auguste.*

Je reviendrai bientôt... de la confiance, nous ne serons pas toujours malheureux.

ANNA, *gaiement.*

Allons... ne soyez plus triste... vous voyez comme on vous aime.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, JACKSON.

AUGUSTE.

Qu'as-tu donc à me dire ?

JACKSON.

Après que je vous ai eu confié hier au soir dans cette maison aux soins du docteur, je me suis rendu auprès de l'armateur qui m'avait donné rendez-vous... il m'a déclaré que le vaisseau mettait à la voile aujourd'hui avant midi ; les vents

sont favorables... mais l'état où vous êtes ne permettra pas de partir.

AUGUSTE.

Que dis-tu, Jackson ? oh ! mon parti est pris..... il faut que je parte.

JACKSON.

Mais au moins nous devons instruire votre famille...

AUGUSTE.

Laisse-moi ce soin.

JACKSON.

Songez que dans deux heures vous aurez quitté Londres.

AUGUSTE.

C'est au dernier moment que je ferai connaître ma résolution.

JACKSON.

Au surplus, je ne vous quitterai point... moi je ne laisse ici que des êtres indifférens...

AUGUSTE.

Ton dévouement me consolera... va cours au port, prépare tout pour notre départ..... je te recommande surtout le plus grand secret.

JACKSON.

Je vais porter à bord tout ce qui nous est nécessaire..... viendrai-je vous prendre ici ?...

AUGUSTE.

Oui, mon ami... oui. (*Jackson sort.*)

SCÈNE V.

M. VINGTON, AUGUSTE.

VINGTON.

M. de Walsingham, j'ai attendu que vos forces fussent revenues pour vous entretenir d'une découverte que j'ai faite sans le vouloir.

AUGUSTE.

Que voulez-vous dire, Monsieur ?

VINGTON.

Vous vous croyez plus malheureux que vous n'êtes...

AUGUSTE.

L'infortune que je n'ai point méritée n'est pas ce qui m'afflige...

VINGTON.

Aussi ne vous parlé-je que de l'état de votre cœur... c'est là qu'est tout le mal...

AUGUSTE, *avec un soupir.*

Mon cœur est calme.

VINGTON.

Non, vous voulez me tromper à l'aide d'une apparente sécurité... votre âme est dévorée par un sentiment qui n'aurait jamais dû y entrer...

AUGUSTE.

Votre tendre amitié vous abuse... elle vous fait croire des choses qui n'existent point.

VINGTON.

Plût au ciel que je fusse dans l'erreur... connaissez-vous ce papier?... (*Il lui montre la séparation.*)

AUGUSTE, *avec un vif mouvement de surprise.*

Quoi... ce papier!... comment est-il tombé dans vos mains?

VINGTON.

A l'instant où vous l'avez signé, et que vos facultés épuisées...

AUGUSTE, *avec crainte.*

Personne ne l'a-t-il vu... personne que vous?...

VINGTON.

Personne!..... M. de Walsingham, votre douleur est injuste... vous méconnaissez tout ce que la fidélité a de respectable, tout ce que la vertu a d'honorable parmi les hommes, vous rejetez une femme qui pendant six années vous a donné les preuves du plus tendre attachement... qui a prouvé que dans l'infortune vous lui deveniez plus cher encore... de mauvais soupçons se sont élevés en vous... cet acte immoral en est la preuve...

AUGUSTE.

M. Vington, je n'ai point de soupçons; mais je suis bien malheureux!

VINGTON.

Allons, mon ami, ne vous laissez point abattre, et surtout repoussez avec force des pensées douloureuses..... j'ai suivi toutes vos sensations, et je ne saurais douter que l'arrivée à Londres d'une personne.....

AUGUSTE.

Ah! n'achevez pas!... vous pourriez mal interpréter ce que j'éprouve... je n'ai rien à reprocher à qui que ce soit... tout le monde autour de moi a fait son devoir... tout le monde a été généreux; mais ma position est telle que les vertus des autres sont mon tourment... Ah! il faudrait lire dans le cœur d'un malheureux pour bien juger ses actions.. ce qu'à l'instant vous me disiez de ma femme, tout cela est vrai... sa douceur, sa bonté, son dévouement, j'ai tout mis à l'épreuve... mais, M. Vington, ce n'est pas de l'amour!...

VINGTON.

L'amour cependant ne s'exprime pas autrement... M. de Walsingham, je vous remets cet acte parce que je suis persuadé que vous allez l'anéantir.

AUGUSTE.

Non, non, il a été concerté... (*après un moment d'hésitation*) avec Pauline... nous sommes d'accord...

VINGTON.

Cela n'est pas possible... Pauline jamais n'aurait consenti...

AUGUSTE.

Avant la fin du jour, elle pourra vous confirmer ce que j'avance... ne lui en parlez pas plus tôt... des raisons importantes me forcent à différer cette explication... attendez, mon ami, attendez quelques heures pour fixer votre opinion sur ma conduite. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE VI.

M. VINGTON.

Son assurance confond toutes mes idées ! se pourrait-il que cette séparation fût sollicitée par les deux époux ?...

SCÈNE VII.

VINGTON, M^{me} WALSINGHAM, ANNA.

ANNA.

Ma bonne mère, écoutez-moi ; calmez-vous...

M^{me} WALSINGHAM.

Laissez-moi, Anna ; un pareil abandon est impardonnable.

VINGTON.

Qu'avez-vous, madame ?

ANNA, *à demi-voix.*

Hélas ! M. Vington, c'est encore ma sœur qui excite le courroux de notre mère... Vous savez qu'elle ignore encore...

M^{me} WALSINGHAM.

M. Vington, jugez si j'ai tort... Vous connaissez toute ma tendresse pour mon fils... depuis hier, Anna, ma bru, personne, ne paraît pour me donner de ses nouvelles... ma bru revient enfin... Je crois qu'elle va calmer mes inquiétudes, me mener près d'Auguste ; mais, loin d'être touchée de mes plaintes, elle semble prendre à tâche de m'éloigner de lui, de me faire entendre des réponses évasives... enfin, ne pouvant plus résis-

ter à mes ordres, elle consent à me donner le bras pour aller jusque chez vous; mais à peine hors de la maison, lorsque je la cherche pour me guider, je ne trouve plus qu'Anna : ma bru, à qui un devoir si pénible déplaisait sans doute, avait disparu.

ANNA, *bas*.

Elle a été forcée d'aller chez cette dame qui achète notre broderie.

VINGTON, *bas*.

Je vais essayer de lui faire entendre raison... (*à madame Walsingham*) Mais, madame, une affaire importante forçait peut-être votre fille...

M^{me} WALSINGHAM.

Il n'en est pas de plus importante que de conduire une mère près de son fils malade.

ANNA.

Ma mère!...

M^{me} WALSINGHAM, *s'animent*.

Laissez-moi, vous dis-je... Auguste saura tout... il saura enfin... de quelle manière sa mère est traitée par sa femme... Quant à moi, je n'y puis tenir plus long-tems, et s'il n'y met ordre sur-le-champ, je quitte sa maison... je vais vivre avec des étrangers, qui, sans doute, auront plus de respect pour mon âge, et sauront compâtrer à mon infirmité, plus que celle que j'ai tirée de l'infortune.

ANNA.

Que dites-vous?... Ah! si vous saviez...

M^{me} WALSINGHAM.

N'essayez pas de la défendre... et vous aussi, Anna, vous m'abandonnez; je ne vous aurais pas crue capable de tant d'ingratitude.

ANNA.

Ah! ma mère, accablez-moi, j'aurai le courage de tout supporter; mais, au nom du ciel, épargnez ma sœur.

M^{me} WALSINGHAM, *furieuse*.

Est-ce ma faute, à moi, si la dissipation...

ANNA, *pleurant*.

La dissipation... quand nuit et jour elle travaille pour voler au-devant de vos moindres desirs.

M^{me} WALSINGHAM.

Que dites-vous?...

ANNA, *pleurant plus fort.*

Ce que l'amertume de vos plaintes m'empêchent de vous cacher plus long-tems... Oui, ma mère, depuis plusieurs mois votre fils a perdu toute sa fortune...

M^{me} WALSINGAM.

Grand Dieu!

ANNA.

Et c'est ma sœur, ma sœur que vous accusez, qui sacrifie son repos, sa santé pour que vous croyiez jusqu'à la fin de vos jours être au sein de l'opulence.

M^{me} WALSINGHAM.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'entends?.. Ma fille, ma fille, où es-tu?... que je tombe à tes pieds.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE.

Vous m'appeléz, ma mère?... me voilà.

M^{me} WALSINGHAM.

Ma chère Pauline, viens sur mon cœur, viens pardonner à ta meilleure amie.

PAULINE.

Qu'avez-vous?...

VINGTON.

Votre triste situation n'est plus un mystère pour elle; elle vient de tout apprendre.

PAULINE.

Qui a eu la cruauté de lui dire?...

ANNA.

Hélas! ma sœur, c'est moi.

PAULINE.

Comment, Anna!...

M^{me} WALSINGHAM.

Ma fille... ne lui fais pas de reproches; elle n'a pu résister à mon injustice envers toi... Ah! crois-moi, le cœur de ta mère... Ce n'est pas la perte de notre fortune qui m'accable en ce moment... quand je pense que j'osais outrager ta piété filiale... Ah! ma Pauline, dis que tu me pardonnes.

PAULINE.

Que dites-vous?... Votre fille n'est-elle pas bien récompensée de ses efforts par la tendresse que vous lui témoignez en ce moment?

M^{me} WALSINGHAM.

Mais mon fils où est-il... je veux entendre sa voix... ai-je encore à craindre...

M. VINGTON.

Rassurez vous... il va venir... (*bas de Pauline*) Il faut que je vous parle; ne vous éloignez pas.

M^{me} WALSINGHAM.

Qu'on me mène chez mon fils.

VINGTON.

Pendant que je vais chercher Auguste, qui se promène dans ces jardins, menez votre mère au salon, nous allons la joindre à l'instant.

M^{me} WALSINGHAM.

Vous me le promettez.

VINGTON.

Allez, madame; et comptez sur moi.

SCÈNE IX.

VINGTON, PAULINE.

VINGTON.

Pauline, votre époux vous est-il cher?

PAULINE.

Plus que la vie.

VINGTON.

Quelles que soient les circonstances où vous vous trouviez... jamais vous ne consentiriez à vous séparer de lui?

PAULINE, *avec explosion.*

Me séparer de lui! (*avec inquiétude*) Mais, M. Vington, à quoi tendent de pareilles questions?

VINGTON.

Ma demande, soyez-en sûre, ne renferme rien qui doive vous alarmer.

PAULINE.

Non, non ; vous me trompez... Grand Dieu ! si sa santé...
Ah ! M. Vington, ne me cachez rien, je vous en prie.

VINGTON.

Rassurez-vous, ma chère amie. (*à part*) Quelle idée ai-je
fait naître dans son cœur !

SCÈNE X.

VINGTON, AUGUSTE, PAULINE.

AUGUSTE, *au fond.*

D'où vient l'agitation de Pauline ?

PAULINE, *courant à lui.*

Mon ami !...

AUGUSTE, *bas et sévèrement, à Vington.*

M. Vington, auriez-vous manqué à votre promesse ?

VINGTON, *de même.*

Non, Auguste, non... mais, vous-même, m'auriez-vous
trompé ?

AUGUSTE, *de même.*

Il faut que je lui parle un moment, et bientôt elle vous
donnera la preuve de ma sincérité.

VINGTON.

Je vous laisse. (*Il s'éloigne à pas lents, et disparaît.*)

SCÈNE XI.

AUGUSTE, PAULINE.

PAULINE.

Mon ami, pourquoi cet air solennel ?

AUGUSTE, *à part.*

Moment terrible !

PAULINE *lui prend la main.*

Qu'as-tu donc à me dire ?

AUGUSTE.

Mon amie !

PAULINE.

Eh ! bien !

AUGUSTE.

As-tu du courage ?

PAULINE.

M'en as-tu jamais vu manquer ?

AUGUSTE, *baissant les yeux.*

Te sens-tu la force de me dire?...

PAULINE.

Quoi!

AUGUSTE.

Auguste... adieu ?

PAULINE.

Pourquoi cela ?

AUGUSTE.

Réponds-moi!

PAULINE.

Deux époux bien unis ne doivent se dire adieu qu'à la mort.

AUGUSTE.

Apprends ce que la nécessité me force de résoudre irrévocablement... J'ai trouvé une place.

PAULINE.

Ah! le ciel en soit loué!

AUGUSTE.

Je pars!

PAULINE, *avec inquiétude.*

Pour?...

AUGUSTE, *les yeux baissés.*

Pour les Indes.

PAULINE, *avec un cri d'effroi.*

Pour les Indes! (*avec résignation*) Eh bien! je te suivrai.

AUGUSTE.

Impossible.

PAULINE.

Et pourquoi?

AUGUSTE.

Ma mère est aveugle; peut-elle se passer de tes secours? dois-je la priver à la fois de son fils et de toi? de notre enfant, qu'elle idolâtre? l'abandonnerions-nous à la commisération d'un étranger? la forcerais-je à me maudire?... Non, tu me sauveras ce dernier malheur; tu me promettas de ne jamais l'abandonner, quand même... tu ne... porterais plus... son nom.

PAULINE, *évanée.*

SON NOM ?....

Le Commissionnaire.

AUGUSTE.

Tu me vois le cœur serré.... Pauline!.... Mon amie!....

PAULINE.

Achève.

AUGUSTE.

Je te dis adieu pour la vie.

PAULINE, *effrayée.*

Auguste !

AUGUSTE.

Je renonce à toi solennellement.

PAULINE, *plus effrayée.*

Auguste !

AUGUSTE.

Je brise nos liens.

PAULINE, *tombant dans ses bras.*

Je me meurs !

AUGUSTE.

Pauline, reviens à toi ; je ne veux que ton bonheur.

PAULINE, *revenant à elle.*

Auguste !.... Tu veux m'abandonner.... Ton esprit s'égaré.

AUGUSTE.

Non ; mais j'ai de la peine à mettre de l'ordre dans mes idées.... Ne m'interromps pas. (*après une pause*) Pauline, je te rends le serment conjugal ; efface de ta vie les six années de mon bonheur ; oublies mes regrets,.... mais n'oublies pas mon amour. Tu es libre, tu peux disposer de ta main, je t'en ai assuré le pouvoir.

PAULINE.

Moi te quitter ! Si tu pars, je te suis ; rien ne m'arrêtera.

AUGUSTE.

Mais avec moi, l'indigence....

PAULINE.

Est préférable à l'opprobre.

AUGUSTE.

Le monde te pardonnera.

PAULINE, *vivement.*

Et qu'est-ce que le monde ne pardonne pas quand l'or couvre l'infamie. Je ne te quitterai point ; tu voudrais en vain fuir au-delà des mers. Si tu parvenais à tromper ma tendre vigilance, mon fils dans mes bras, j'irais errer dans tous les ports de

l'Angleterre ; je me prosternerai pour obtenir un passage , et je l'obtiendrais ; on ne repousse pas une mère éplorée.

AUGUSTE , *avec douleur.*

Il faut nous séparer.

PAULINE , *le pressant dans ses bras.*

Jamais , jamais !

AUGUSTE , *égaré.*

Pauline !

PAULINE.

Ose t'arracher de mes bras.

AUGUSTE , *au désespoir.*

Pauline , ne me réduis pas au désespoir , ne me force pas à mettre un terme à mes maux.

PAULINE.

Jé t'imiterai.

AUGUSTE , *effrayé.*

Toi.

PAULINE.

Moi.

AUGUSTE , *avec force.*

Pauline , tu as un fils !

PAULINE , *de même.*

Auguste , tu as une mère !

SCÈNE XII.

JACKSON , AUGUSTE , PAULINE.

JACKSON.

Monsieur , tout est prêt.

AUGUSTE.

Silence !

JACKSON , *bas.*

Le vent est favorable , on n'attend plus que vous pour lever l'ancre.

PAULINE.

Jackson , que signifie !....

JACKSON , *bas.*

Le vaisseau va partir sans nous.

PAULINE.

Où va-t-il?... Jackson, dites-le moi, je vous l'ordonne.
(*s'attachant à Auguste*) Tu ne me quitteras pas.

AUGUSTE.

Que faites-vous.... Tout espoir de ressource va m'être enlevé. (*faisant un effort terrible pour se dégager*) Laissez-moi; laissez-moi.

PAULINE, *poussant des cris.*

Ah!

SCÈNE XIII.

JACKSON, ANNA, PAULINE, AUGUSTE, M. VINGTON.

PAULINE, *courant à eux.*

Vous voilà.... Ma sœur, monsieur Vington, ... retenez-le, il veut partir; il veut m'abandonner. (*Elle tombe évanouie dans les bras de sa sœur.*)

AUGUSTE.

Je n'aurai jamais la force....

PAULINE, *reprend de son évanouissement, regarde autour d'elle, et court dans les bras d'Auguste.*

Ah!

SCÈNE XIV.

JACKSON, ANNA, NELSON; PAULINE, AUGUSTE, VINGTON.

TOUS.

Nelson!

ANNA.

Réunissez-vous à nous pour empêcher son départ.

NELSON.

Partir! quand la fortune, enfin, lasse de vous persécuter, va vous rendre plus qu'elle ne vous a ôté.

AUGUSTE.

Que dites-vous?

NELSON.

Oui, Walsingham, oui, Pauline, votre détresse va cesser

enfin ; et, sans qu'il puisse en rien blesser votre délicatesse, Nelson aura, sans le savoir, été l'instrument de votre bonheur.

AUGUSTE, *plus vivement frappé.*

Dieu ! se pourrait-il ?

NELSON.

Écoutez les dernières volontés de Vallaston. (*Il lit.*) « Fut-
» berg n'est pas mon nom ; dépositaire de la plus grande partie
» de la fortune de milord Walsingham, j'ai quitté la Grande-
» Bretagne dans l'espoir de venir aux Indes doubler la somme
» que j'emportais, ou de terminer mon existence ; le ciel a
» permis que toutes mes opérations aient prospéré. Avant de
» mourir, je veux m'acquitter envers celui que j'ai indigne-
» ment trahi. J'ordonne donc que les billets renfermés dans
» cette déclaration, et qui constituent le capital de la somme
» que j'ai enlevée à milord Walsingham, plus les intérêts
» qu'elle a produits, lui soient remis à l'ouverture de mon tes-
» tament. J'ose implorer de lui mon pardon ; et c'est dans cet
» espoir que je meurs. — VALLASTON. »

AUGUSTE, *sur le visage duquel, pendant cette lecture, s'est
peint par degrés le ravissement, avec un cri de joie.*

Ah ! Pauline !... Ah ! ma mère !...

VINGTON, *qui, l'ayant examiné pendant ce tems, a remarqué
avec douleur l'effet terrible que cette nouvelle a produit sur
lui, et qui, pour le prévenir, a fait signe en vain à Nelson
de s'arrêter.*

Grand Dieu ! tant d'émotions peuvent le tuer.

NELSON, *tirant un portefeuille.*

Les voilà, reprenez votre fortune ; récompensez les vertus de votre épouse.... Quant à moi, trop heureux d'avoir contribué à ramener le calme parmi vous.... Je vais pour jamais en d'autres climats.

AUGUSTE, *d'une voix étouffée.*

Nelson !... arrêtez !

PAULINE, *qui n'a pas perdu de vue son mari.*

Monsieur Vington !... ses traits s'altèrent, il chancela.

VINGTON, *donnant des secours à Auguste (à part).*

Malheureuse famille !

AUGUSTE, *avec plus de peine.*

Rassurez-vous,.... mes amis, ce n'est rien.... La surprise;.... la joie.... (*saisissant la main de sa femme*) Ah! Pauline.

ANNA.

Une sueur froide inonde son front.

AUGUSTE, *douloureusement.*

Ah!.... (*d'une voix concentrée.*) Au moment d'être heureux, faudrait-il.... quitter la vie!

PAULINE.

Que dit-il.... Monsieur Vington!.... Ses yeux se ferment!.... (*se jetant à genoux*) Dieu de bonté, ayez pitié de ma douleur.

VINGTON, *à Jackson.*

Tâchez, en l'emmenant, de lui épargner cet horrible spectacle.

PAULINE, *égarée.*

Où voulez-vous me mener?... (*courant à son mari*) Auguste! Auguste!

AUGUSTE, *d'une voix presque éteinte.*

Pauline.... Où es-tu?... Monsieur Vington.... Anna.... Mes amis;.... approchez-vous, que je vous voie.

ANNA, *en sanglottant.*

Mon frère! mon frère!

PAULINE,

Mon ami.... Ne quitte pas ta Pauline;.... que mes larmes raniment ton existence.

AUGUSTE.

Monsieur Vington, Nelson,.... je vous recommande ma mère.... O mon Dieu.... je te remercie! Au moins j'ai pu les voir heureux. (*Sa tête se penche.*)

PAULINE ET ANNA.

Ah! (*Pauline tombe évanouie aux pieds d'Auguste.*)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

M^{me} WALSINGHAM, DICK, NELSON, JACKSON,
M. VINGTON, PAULINE, AUGUSTE, ANNA.

M^{me} WALSINGHAM, *conduite par Dick, paraît.*

Mon fils!.... Mon Auguste!

(*On s'empresse pour l'empêcher d'avancer.*)

(TABLEAU.)

20 JY 63

FIN.